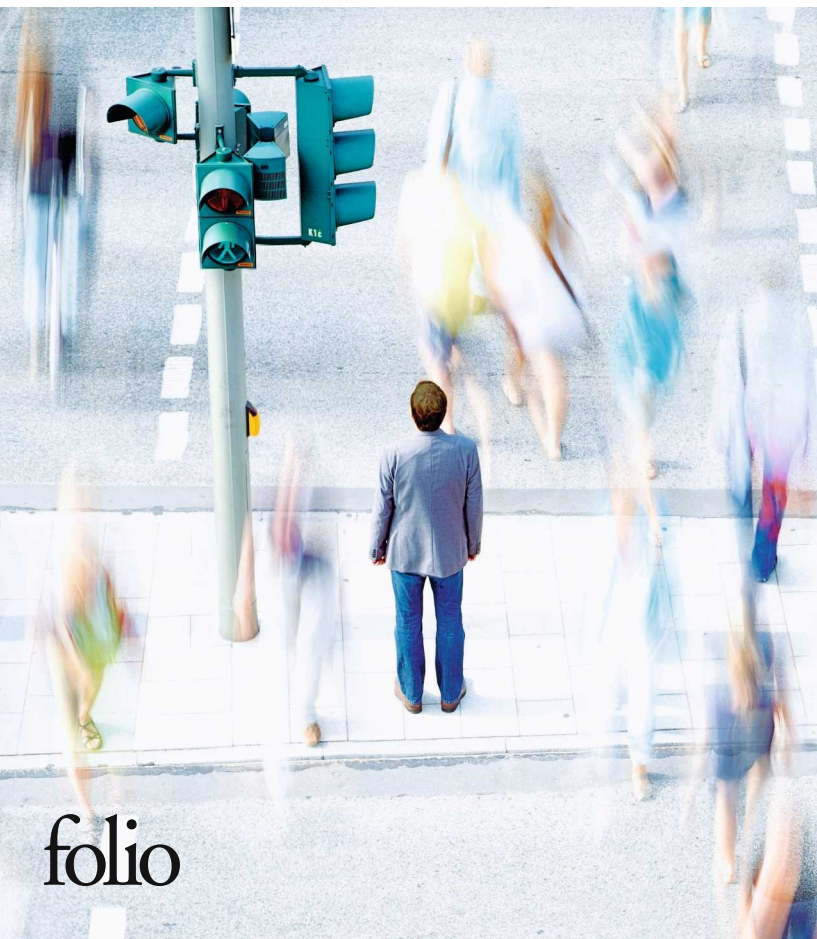


Velibor Čolić

Manuel d'exil

Comment réussir son exil
en trente-cinq leçons



folio

COLLECTION FOLIO

Velibor Čolić

Manuel d'exil

Comment réussir son exil
en trente-cinq leçons

Gallimard

L'écriture de ce texte a bénéficié du soutien du CNL, du Conseil départemental des Bouches-du-Rhône dans le cadre d'une résidence au sein de l'association Peuple & Culture Marseille.

© Éditions Gallimard, 2016.

Couverture : D'après photo © plainpicture / Elektrons 08.

Velibor Čolić est né en 1964 dans une petite ville de Bosnie. Enrôlé dans l'armée bosniaque, il déserte en mai 1992, s'échappe et se réfugie en France, où il vit désormais. Après plusieurs ouvrages écrits en serbo-croate, il écrit maintenant directement en français. Il a déjà publié aux Éditions Gallimard *Sarajevo omnibus*, prix littéraire européen de l'Association des écrivains de langue française (2012), *Ederlezi* (2014), prix du Rayonnement de la langue et de la littérature françaises de l'Académie française 2014 et prix de la Ville de Brive 2014, et *Manuel d'exil* (2016).

*Vie pauvre, exil, mais liberté. Mal logé, mal couché,
mal nourri.
Qu'importe que le corps soit à l'étroit pourvu que
l'esprit soit au large!*

VICTOR HUGO

Tout le malheur des hommes vient de l'espérance.

ALBERT CAMUS

J'ai vingt-huit ans et j'arrive à Rennes avec pour tout bagage trois mots de français – Jean, Paul et Sartre. J'ai aussi mon carnet de soldat, cinquante deutsche marks, un stylo à bille et un grand sac de sport vert olive élimé d'une marque yougoslave. Son contenu est maigre : un manuscrit, quelques chaussettes, un savon difforme (on dirait une grenouille morte), une photo d'Emily Dickinson, une chemise et demie (pour moi une chemise à manches courtes n'est qu'une demi-chemise), un rosaire, deux cartes postales de Zagreb (non utilisées) et une brosse à dents. C'est la fin de l'été 1992 mais je suis habillé comme pour une expédition polaire : deux vestes d'une autre époque, une longue écharpe, aux pieds j'ai mes bottes en daim, avachies, mordues mille fois par la pluie et le vent. Je suis un cavalier léger, un voyageur au visage scellé par un froid métaphysique, cet ultime degré de la solitude, de la fatigue et de la tristesse. Sans émotions, sans peur ni honte.

Devant la gare de Rennes, je pose mon sac et j'observe longuement ma nouvelle terre.

Je murmure une plainte, stupide et enfantine, tout en sachant que les mots ne peuvent rien effacer, que ma langue ne signifie plus rien, que je suis loin, et que ce *loin* est devenu ma patrie et mon destin... J'ai la sensation d'être plongé dans un univers aquatique où chaque geste, chaque mouvement et chaque mot est étouffé dans un silence inquiétant. Comme un rêve dont on ne se réveille pas, un étrange ballet de deux mondes qui ne se touchent pas. Je reprends mon bagage et je descends dans la rue. Je marche lentement tel un promeneur du dimanche. Finalement rien ne me presse. Dans des circonstances moins tragiques j'aurais pu me sentir libre comme un vagabond. Sauf qu'ici je cherche tout simplement un parc et un banc public pour me reposer et enfin envisager ma première nuit à Rennes. Sous mes pieds le petit sentier du parc est blanc, j'ai l'impression de marcher sur des plumes. En ce magnifique après-midi d'été, le chemin est brodé de ces jolies fleurs blanches que l'on appelle, en raison de leur beauté, dentelles de la reine Anne. Une fois assis je sens qu'une pluie lourde comme l'acier se prépare dans le ciel. Il y a peu de nuages, le firmament est toujours bleu et ordinaire, le vent, timide, mais je sens que le bon Dieu concocte dans sa marmite une douche froide pour me souhaiter la bienvenue dans

cette ville. Le parc des Tanneurs est calme. À mes pieds les longues ombres des arbres dessinent une étonnante arabesque, pareille à un tableau à peine animé qui se déplace, paresseusement, devant mes yeux. Pendant un bref instant j'essaie de leur donner une forme logique. Je cherche le Tout-Puissant là où il doit être – dans la nature, comme si le Vieux Barbu était lui aussi émerveillé par ce court instant de calme majestueux. Je pense évidemment à la mort. Mais peu, aussi peu que possible. Pour en avoir moins peur, depuis des semaines déjà j'apprends à vivre avec une idée très simple, très peu philosophique : brusquement tout s'arrête et c'est le noir absolu. La mémoire est abolie. J'imagine ce néant comme un endroit apaisé situé quelque part entre le ciel et les feuilles de platanes qui tremblent à peine sous la petite brise. Je fume et dans le moment qui suit les premières gouttes de pluie tout devient clair. Je ne sens plus le banc public, encore moins la colère ou la tristesse. Les gouttes tombent en faisant autant de bruit qu'une armée qui défile. On dirait qu'elles traînent péniblement derrière elles les âmes des défunts. Elles dessinent des roses mouillées sur l'asphalte et forment de petites flaques qui ressemblent à autant de miroirs. Puis la pluie, facétieuse, se met à dribbler avec les boîtes de conserve vides, les sacs en plastique. Il y a en elle quelque chose de lascif, comme dans les yeux des femmes ivres torturées

par l'insomnie. Je ne sens plus la peur, mais je ne suis pas plein de courage non plus. Abrité sous un arbre j'écoute la pluie. Désabusé.

Je suis soldat. Je sais distinguer l'odeur du cadavre humain de toutes les autres, je sais que la pire blessure est la blessure dans le ventre et que tous les morts ont le visage, calme et cireux, de celui qui s'en va. Dans les tranchées je ne porte pas de casque. Je tremble tout le temps, je vomis en cachette, j'écris des épitaphes pour mon pays et je porte un drapeau bosniaque sur la manche de ma chemise. Mes camarades disent : « C'est un bon Croate, regarde : il est pour la Bosnie... » Je suis soldat. Le soir je suis ivre et je chante avec mes compagnons nos belles ballades tristes et je rêve de devenir autre chose, peu importe quoi – une fourmi, un arbre, un oiseau, un serpent. Je rêve que je ne suis plus un homme. En vain. Je suis un soldat. J'ai ma Kalachnikov, mon corps inutile, un livre d'Emily Dickinson et une prière de saint Augustin, soigneusement recopiée, en lettres majuscules, dans mon journal de guerre.

J'ai peur. Je fais mes huit heures dans la tranchée avec une accablante flamme froide dans le ventre. Je tire sur un ennemi invisible, après je vomis en cachette et je m'imagine ailleurs, n'importe où. Plus ma situation est désespérée plus mes rêves sont doux. Je rêve de la soie qui épouse et redessine les corps des femmes, je rêve du ciel et de la mer, des matins salés à

Dubrovnik et de la neige, des plumes de mon enfance qui décorent généreusement nos collines, chaque année, sans exception, entre deux Noël, catholique et orthodoxe. Je rêve de trains et de la pluie, des baisers et des plus belles filles de notre lycée.

Je me vois simple comme une pierre ou un arbre dans ce monde et ce temps sans fin. Je m'improvise le roi des fourmis et des mouches, je suis le commandant des nuages : chaque fois, avant d'aller dans la tranchée, je les convoque à la parade et je leur ordonne de quitter immédiatement notre ciel pour trouver un bleu ailleurs, plus calme et sage. Je suis une cible parfaite. Ma tête, mes jambes ou mon torse sont régulièrement visibles pour les snipers serbes. Je ne sais pourquoi personne ne tire sur moi. Probablement, c'est trop facile. Je ne suis pas un trophée estimable, ma vie finalement vaut moins cher qu'une balle de fusil achetée au marché noir.

Je sais que je ne représente plus rien pour personne. Je ne suis même plus un être humain. Je suis juste une ombre parmi les ombres.

*

Après une longue traversée de l'Europe endormie, j'arrive en France. Je traverse la Croatie, la Slovénie, l'Autriche et l'Allemagne réunifiée. Je traverse le scandaleux silence et

l'indifférence du monde, la nuit étoilée et la rosée matinale, les petites routes campagnardes et les longues transversales des autoroutes amolies par la chaleur. Je soulève et transperce les cendres du défunt Rideau de fer, toujours bien visible dans les codes vestimentaires et dans l'architecture. Je pleure derrière une station-service en Autriche, je sanglote devant un mur en briques, sous un néon, sur un air de musique qui me murmure *moonlight shadow, moonlight shadow*, bêtement, opiniâtrement comme pour me rappeler, encore une fois, que je suis à la fin de ma première vie. Le commencement de ma deuxième existence, en tant qu'exilé, annonce une longue saison d'émotions clandestines. Une époque dure, froide et adulte.

À l'Ouest rien de nouveau, me dis-je, une frontière puis une autre. Les flics et la douane, la douane et les flics.

*

Je suis assis sur ce banc public à Rennes. Il pleut de l'eau tiède et bénite sur la ville. Je réalise peu à peu que je suis le réfugié. L'homme sans papiers et sans visage, sans présent et sans avenir. L'homme au pas lourd et au corps brisé, la fleur du mal, aussi éthéré et dispersé que du pollen. Je n'ai plus de nom, je ne suis plus ni grand, ni petit, je ne suis plus fils ou frère. Je suis un chien mouillé d'oubli, dans une longue

nuit sans aube, une petite cicatrice sur le visage
du monde.

Je suis le réfugié.

Maintenant et demain.

Ici ou ailleurs.

Sous la pluie ou au soleil, été comme hiver.

Devant les hommes et les femmes.

Devant les sages et les fous, auprès des arbres
et des herbes.

En ville comme à la campagne.

Je suis le réfugié.

Sur la terre comme au ciel.

Dès les premiers jours de mon exil je suis persuadé d'avoir un cancer de quelque chose : cancer de la gorge ou des poumons, tumeur au cerveau ou crabe particulièrement malin niché dans mes intestins. Je ne suis pas vraiment hypocondriaque, je crois dur comme fer que j'ai les maladies de mes trois artistes préférés du jour. Le matin je suis Modigliani et je tousse ma tuberculose, l'après-midi j'ai le cancer des poumons nommé Raymond Carver et le soir je suis alcoolique, donc Hemingway. Et ainsi de suite. Le lendemain je suis aveugle à la Borges, épileptique comme Dostoïevski et toujours ivrogne tel Fitzgerald. J'ai un large choix, l'histoire de la littérature ressemble à un dictionnaire médical.

Mon manuscrit est un vrai manuscrit, écrit à la main. Lignes serrées, pour économiser la place, j'énumère mes observations, mes pensées et mes jurons. Je suis en même temps anti-guerre et anti-paix, humaniste et nihiliste,

surréaliste et conformiste, le Hemingway des Balkans et probablement LE plus grand poète lyrique yougoslave de notre temps. J'ai juste un détail à régler : mes textes sont beaucoup plus mauvais que moi-même. Ma *Weltanschauung* est universelle, et mon écriture n'est qu'un interminable inventaire de choses et d'êtres que je ne verrai plus jamais.

Souvent dans mes rêves une ville et une femme, puis un autre soleil me rendent visite. La ville de mes songes est un insolite mélange de mon bourg natal, de Sarajevo et de Dubrovnik. La femme est une grande blonde, lascive et douce, avec une longue chevelure aux reflets orange. Le soleil est une étoile pâle et affligée, telle la lune de Lorca, la protectrice des Gitans, des voleurs et des vagabonds.

Le réveil est mon problème. Mes réveils sont tous accablants. Je veux rester dans cette géographie du Sud, je désire embrasser la belle Scandinave, je souhaite me promener dans les rues connues et rassurantes de ma jeunesse. Mais une fois franchie la frontière entre deux mondes je me retrouve dans l'univers clos, sombre et froid de ma chambre. Je suis triste, je suis en colère. Je songe à devenir un ours qui hiberne, une momie embaumée de mirages. J'aspire à être l'un des Sept Dormants d'Éphèse, plongé dans un sommeil long de trois siècles. Je veux rester à jamais l'habitant de mes propres rêves, vivre une autre vie éthérée et légère, une